

LA MORALE DE LA CONCURRENCE

La *Nouvelle Revue*, qui est ouverte à toutes les opinions, publie dans son numéro du 1er janvier un article de M. Yves Guyot sur *La Morale de la concurrence*. La science de l'économie sociale que M. Yves Guyot possède à un si haut degré ne lui fait considérer la morale que dans ses formes d'échange et de profit. Une autre morale plus haute que la morale économique nous est nécessaire, celle du don et du sacrifice de soi à autrui ; celle-là n'est pas humaine, elle est divine. — M. Yves Guyot ne nous parle que de la première, avec beaucoup de science, il est vrai, et voici la conclusion de son étude :

Ces rétrogrades qui se prétendent avancés, ces protectionnistes qui retardent sur Colbert sont confits dans ces vieilles règles de morale : " On ne s'enrichit qu'au dommage d'autrui — Vends le moins possible et le plus cher possible. — Considère que le client est pour toi et non toi pour le client. S'il résiste, il faut que l'Etat te le livre. — Le devoir du gouvernement est de te protéger contre des concurrents, surtout du devoir. — Occupe-toi moins de faire que d'empêcher les autres de faire. — Sers-toi de la liberté politique pour supprimer la liberté économique. "

Les socialistes donnent ces préceptes aux travailleurs : " Ton patron ne s'enrichit que de ton surtravail. — Fais-en le moins possible et le plus mal possible. — Considère-toi comme un paria, et au lieu de te livrer à cet effort économique qui s'appelle le travail, fais la politique socialiste de la lutte des classes, avec l'expropriation à ton profit de la société bourgeoise et capitaliste. — Fais le lézard à l'atelier, réserve ton énergie pour la guerre sociale. — Crois en la société, qui te donnera bonheur et richesse, pourvu que tu aies foi en nous. "

Dans le régime de la liberté économique, voici les vérités acquises : " Tout producteur a plus besoin de vendre que son client d'acheter. — Réduis presque indéfiniment ton bénéfice relatif pour augmenter indéfiniment ton débouché global. — Ta fortune est la richesse de ta clientèle. — Ta prospérité dépend de la prospérité générale. — Toute concurrence provoque un effort et un progrès. — Non seulement tiens les engagements, mais va au delà. — La base de ta valeur est ta morale professionnelle. "

La Conception protectionniste et socialiste produit une morale de paresse et de dépression pour l'individu, de méfiance, d'envie et de haine à l'égard des autres.

Je viens de démontrer qu'elle me paraît la pratique des vertus morales les plus hautes, même de celles qui paraissent le plus inaccessibles. Nous devons donc résolument proclamer et enseigner que, de même que dans les civilisations basées sur l'exploitation du vaincu par le vainqueur, le grand ressort moral a été la concurren-

rence guerrière, de même dans les civilisations basées sur la science, la production et l'échange, le grand ressort moral est la concurrence économique.

YVES GUYOT

AU - DELA

LE VŒU

Vous tous, les fidèles des belles plages de sable, qui, de Honfleur à l'embouchure de l'Orne, font un doux lit à la marée, vous connaissez la côte d'en face. La falaise du Havre barre l'horizon comme un grand mur. A son sommet, le soir, un feu mystérieux s'allume, une clarté d'un phare, visible jusqu'au cercle géométrique qui borne la courte vision accordée aux yeux des hommes.

Tout à côté, un autre phare s'élève : ses deux tourelles, coiffées de clochers pointus. Nulles lampes ne veillent au faite. Pourtant, une divine lueur les couronne, une auréole que les matelots normands aperçoivent de plus loin que l'autre. Elle leur apparaît dans la tempête, dans les brouillards de mort. Ils la voient depuis le cap Horn et depuis le banc de Terre-neuve. Vers elle, ils se tournent, quand les pauvres planches qui les portent gémissent, une dernière fois, avant de s'entr'ouvrir, quand le fantôme de l'abordage les attaque de flanc par une nuit sans lune. Alors, ils élèvent leurs bras ; ils tordent leurs mains, ils s'écrient :

— Oh ! Notre-Dame ! Notre-Dame-des-flots !

Et quand est passée la tourmente, quand le navire a fini d'aveugler sa voie d'eau, ils disent merci dans leur cœur. Ils promettent de monter la côte de la falaise, d'apporter au sanctuaire vénéré une peinture, un cierge, quelque naïf témoignage de leur vœu.

... Voici maintenant quatre années, un jour de mars, dans le vent d'équinoxe, j'étais assis, sur une butte, tout à côté de la Chapelle. J'avais dans les bras un petit enfant. J'étais penché dessus, et je pleurais. Quand des bonnes gens s'approchaient, apitoyés, je disais bien vite :

— Eloignez-vous..., je vous en prie..., il a le croup.

Oui, il avait la gorge ouverte, ses poumons, tout son sang empoisonné. Si sa mère n'était pas là, c'est que, au même moment, elle se débattait dans le délire contre le même mal. Un frère aîné sortait à peine de l'épreuve. Sa vie vacillait entre l'empoisonnement et la convalescence, comme une lampe dans un courant d'air.

Oh ! quels jours, quelles semaines ! Rien qu'à les évoquer mon cœur sombre. Je sens encore, sur mes bras, le poids de ce petit que je serrais contre moi